

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Patrick Lafontaine, Nicolas Lauzon, Carol Lebel

Hugues Corriveau

Number 143, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64702ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2011). Review of [Patrick Lafontaine, Nicolas Lauzon, Carol Lebel]. *Lettres québécoises*, (143), 39–40.

☆☆☆

Patrick Lafontaine, *Grève du zèle*,
Montréal, Noroît, 2010, 80 p., 16,95 \$.

« De la difficulté d'être soi »

Écho fragile d'un été qui passe, du temps latent qui stagne... vague espoir de se perpétuer malgré tout... tentative incessante de se désengluier... la parole tisse lentement une toile sur laquelle poser une réflexion vitale...

« **C**onstamment vivre/l'appréhension de l'espace » (p. 38), dans un sentiment d'étouffement, forcé qu'il est, malgré tout, par le désir de surseoir à l'angoisse, voilà ce qui se trame au cœur de cette *Grève du zèle* qui occupe tout entier Patrick Lafontaine. Laissé seul, laissé pour compte, le poète angoisse, vaguement paranoïaque, surtout déboussolé, inquiet :

L'été la nuit les bruits viennent de partout. De la porte de derrière ouverte de la fenêtre de la cuisine ouverte de la fenêtre de la porte de derrière ouverte. Et de toute autre porte-fenêtre fenêtre de porte. J'ai l'impression qu'on rit dans la rue dans la ruelle qu'on crie qu'on jouit dans la chambre d'à côté. (p. 14)



PATRICK LAFONTAINE

Impressions... sensations floues du concret et de soi... perte de repère et d'identité... recherche d'une accointance encore possible avec un possible lieu vital...

L'intimité grave

Trouver sa place dans la partie « à la lettre », trouver à aimer avec les autres dans la partie « aux mots », avec celle venue dans la partie « aux vers »,

chercher toujours et encore une justification à son propre souffle, à sa propre destinée, inquiet à jamais de connaître sa valeur d'être fragile, en perte d'équilibre, en demande d'attention.

Mais aucun désir de clarté, d'évidence. Les sens dérapent, les voies d'accès à sa poésie bifurquent constamment dans des éclats forcément diffus. On cherche à chaque tournant de texte les pièges ouverts, les routes qui mèneraient, en apnée,

au souffle clair... Puis on renonce, on entre en ces poèmes avec une grande disponibilité, déportés que nous sommes de fil en aiguille, de corps en corps, d'espoir en désespoir. Il y a dans ces textes un acharnement à vivre malgré une très grande déprime du cœur, des pulsions... Le poète s'accroche littéralement à des indices qui le retiennent de sombrer. « Vous êtes si profondément enfouis » (p. 25), dit-il, hébété, « Plus j'écris moins je me connais. Moins je sais écrire moins je me nomme plus j'écris. Lieu de perte lieu de nuit lieu. Chaque mot j'accueille la fin du monde. » (p. 18)

Influx sanguin

Le souffle, le souffle court, le moyen de souffler mieux dans l'air, car il n'est pas facile d'être à la fois conscient et désirant, perturbé et survolté. Dans l'âme, quelque chose est brisé, et il le sait :

*je me sens si bas ma destination
n'essaie pas de m'arrêter pars en courant
la prochaine fois que je serai heureux
je serai quelqu'un d'autre
appelle-moi au feu ne brise rien* (p. 65)

La poésie tient tête à l'adversité, « chaque geste a sa mesure qui pourrait être si simple que / d'embrasser l'espace du dehors la nuit la mort » (p. 57). Ce recueil n'est rien d'autre qu'une quête d'identité, la traduction d'une volonté forcenée de faire sa marque, malgré l'effluement constant de la peur.

☆☆☆

Nicolas Lauzon, *Géographie de l'ordinaire*,
Montréal, du Passage, 2011, 80 p., 19,95 \$.

« S'offrir Zanzibar à Blanc-Sablon »

Très incarnée, la poésie de Nicolas Lauzon impose ses aspirations, ses rêves qu'il cherche dans son quotidien le plus immédiat. Avec son souffle très efficace et son rythme envoûtant, ce poète séduit.

Dès le premier texte, on croit à une erreur, car on ne s'attend pas à ce que les très éclectiques Éditions du Passage reçoivent en leurs pages un poème tel que « L'éventail du possible » qui ouvre le recueil *Géographie de l'ordinaire* de Nicolas Lauzon. Redoutablement efficace, ce texte instaure une vision immédiate et incarnée, ce qui justifie largement qu'on s'y soit intéressé : « Dans un gaz-bar perdu/entre la 391 N et la 138 E// La waitress me demande:/veux-tu de la Miracle Whip / avec ton B.L.T.?» (p. 8)



NICOLAS LAUZON

D'Afrique et du Nord

Assumée parfaitement, cette vie que le poète décrit, dans son rôle de père, dans ses souvenirs d'Afrique où il fut enseignant au Sénégal et au Gabon. « Je cherche un pont/entre Rouyn et Nairobi » (p. 17), écrit-il, conscient des distances infranchissables. Ces voies rallient pourtant le ponant et le levant, les extrêmes entre lesquels l'âme s'émeut, cherche à se retrouver. Les mots sont ainsi d'une beauté touchante et disent, avec exactitude, l'émoi provoqué par les vies qui s'immiscent au centre de soi, comme des peaux de surcroît.



Tout lui sied : les courses à l'épicerie, les alcools froids, les amitiés, les préoccupations des chasseurs de phoques, d'ours, d'oiseaux. Et c'est toujours écrit sans effet, sans esbroufe, avec un ton qui parfois fait penser, d'heureuse mémoire, à Gérald Godin, aux points sur les *i* des poètes réalistes ou à un Marc Séguin dans son roman *La foi du braconnier*. Serait-ce ici également une parole « masculine », donnée comme telle, ouvrant le corps et l'âme ? Je vous dis que, vraiment, ces textes font du bien, parce qu'ils parlent rare, en sourdine d'un bonheur bousculé et bousculant, la moindre chose à bout portant.

Soubresauts d'âme

« Le canot orange de [s] on grand-père/un coup de pinceau/sur [s] on enfance » (p. 62), ainsi vont les réminiscences : « Demain/je troquerai/ma chienne de paternité/pour le jacket des évadés// J'irai/avant qu'il soit trop tard/traverser l'Amérique/highway/vers le sud// J'irai/très tôt/à la nage/aider le vieux Santiago/à sauver son poisson// Je reviendrai/promis/pour cinq heures// Les manches effilochées/une pinte de lait/sous le bras » (p. 74), ainsi vont les souhaits.

Beau recueil qui parle au plus près avec amour de ce qui se trame de vie dans le pourtour de soi, de ce qui fait parler l'amour quand l'autre est là, avec ses fêtes dans la tête et ses désirs. Il questionne : « Tout juste avant l'aube/le soleil dans le portillon de départ/j'hésite// Est-ce que le courage va me trouver/aujourd'hui ? » Oui, car l'écriture comble.



Carol Lebel, *ce qui tue a plusieurs noms*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2011, 88 p., 16,95 \$.

« Au milieu de souffrir »

À l'étroit entre les murs d'une chambre comme au centre de sa propre vie, le poète nous confie son désarroi, sa peine et son inquiétude. Une forme de déprime surnage ici, fait écho aux battements d'un cœur attristé.

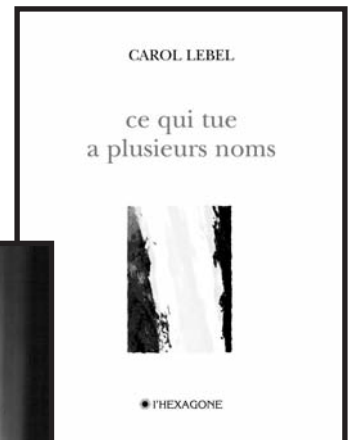
Malgré que soit « de plus en plus périlleuse/la traversée des mélancolies » (p. 47), le poète ne résiste pas à s'attarder à la misère lancinante de son âme, inquiet, vraiment. « Les rêves ont-ils/la même soif que

Travail de feuilles secrètes et sourdes qui le mène au cœur de lui-même, au centre de la perte qui hante ce recueil jusqu'au plus ténébreux.

nos »? (p. 59), « ai-je fréquenté/assez d'aube »? (p. 41), « de quel vivant est fait/ce qui passe »? (p. 51), voilà autant de questions déposées sur le pas de vivre, sur l'instable et l'incertitude.

Tremblement d'âme

La franchise du poète à assumer entièrement l'ombre noire, l'opacité de son questionnement étonne et convainc. Aucun compromis : il faut croire à la lettre l'énoncé du titre du recueil et entrer forcément là où il n'est pas tellement confortable d'aller, à savoir au bord d'un certain gouffre, mais envisagé avec une telle franchise — je dirais aussi avec une telle espérance devant une potentielle solution — que l'œuvre est porteuse de lumière. Insidieuse lumière d'aube, tout entière contenue dans la pertinence de cette ouverture à soi, à



CAROL LABEL

cette part sombre qui cache des enjeux fondamentaux.

« Ces phrases déjà mortes/ quand [il] les trouve » (p. 48), le poète cherche à en ressusciter le sens, à en découvrir le secret ; c'est alors, qu'il « cherche une chambre/où les mots ne meurent pas/où l'on guérit/en priant la beauté » (p. 26). Travail de fouilles

secrètes et sourdes qui le mène au cœur de lui-même, au centre de la perte qui hante ce recueil jusqu'au plus ténébreux.

Dépasser les limites

« Je pousse mes gestes/à l'extrême/de ma soif » (p. 23), confie-t-il, obstinément convaincu qu'extinguible, elle puisse de nouveau s'assouvir. Malgré tout, effet pendulaire, réapparaît constamment le doute : « de vieilles tristesses/reviennent trouver/mes nuits// j'entends les mains de l'angoisse/chercher quelque chose/dans ma tête » (p. 15).

« Le désir : ce long et mystérieux déguisement » (p. 39) persiste pourtant car, dans la visée inéluctable de ce qui devant dessine le futur, le poète ne saurait se satisfaire de l'opacité du désespoir. L'ultime question reste celle-ci, incontournable : « Me restera-t-il assez d'âme/pour ouvrir/et commencer un autre présent ? » (p. 38) [9]